


Japon Fuminori Nakamura, la poétique du pickpocket

 Le pays du Soleil-Levant a trouvé son Joël Dicker. Fuminori Nakamura n'a pas 30 ans lorsqu'il écrit « Pickpocket », qui, à sa parution au Japon en 2009, se voit décerner la plus prestigieuse récompense de l'archipel, l'équivalent de notre Goncourt, le prix Kenzaburo Oe.



PHIL WILKINSON/LEEMAGE

On démarre en douceur, comme une rame du métro de Tokyo, où justement Nishimura fait les poches des voyageurs. Nishimura est plus qu'un pickpocket, c'est un artiste qui a élevé sa technique au rang de l'art, son doigté, son geste à celui d'un ballet chorégraphié. Le jeune homme choisit ses cibles, les plus riches, et en retire des milliers de yens avec seulement trois doigts. Seulement, dans cette aisance à obtenir des billets, dans cette solitude inhérente au métier, on sent notre Nishimura pâle et désabusé. Jusqu'à ce que deux rencontres viennent perturber cette routine. Celle d'un yakuza qui, par le biais du chantage, entend utiliser ses talents de voleur. Puis celle d'un gamin des rues, à sauver peut-être, une page blanche à écrire en tout cas, miroir de son enfance.

Alors, l'angoisse monte, en tenaille entre la pression du yakuza et la protection de l'enfant. On pense à Dostoïevski et à Camus en lisant Nakamura. Le roman est sobre, troublant, écrit bien loin de nous et pourtant pétri d'une pâte existentialiste qui nous ressemble terriblement ■ J. M.

« Pickpocket », de Fuminori Nakamura, traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako (Piquier, 192 p., 17,50 €).